

XYZ. La revue de la nouvelle

Coeur d'oiseau

Hans-Jürgen Greif



Number 63, Fall 2000

Apparences

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4163ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Greif, H.-J. (2000). Coeur d'oiseau. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (63), 63–70.

Cœur d'oiseau

Hans-Jürgen Greif

Ces garçons-là ne semblaient vouloir faire équipe qu'à eux deux ; jamais ils n'invitaient d'autres personnes à embellir leur château de sable, une construction assez tarabiscotée, commencée dès le premier jour de vacances. Robert essaya bien de leur prodiguer quelques conseils, mais l'aîné, qui avait cinq ans peut-être, lui lança un seul regard furtif, indifférent ou méprisant, Robert ne savait trop. Leur mère se tenait à distance, ne se mêlait pas de leur jeu, ramenait les petits vers cinq heures à l'hôtel, quand le soleil déclinait, que la plage se faisait déserte et que le vent devenait frais. Après une semaine, ils avaient réussi à ériger une sorte de forteresse imposante, avec des tourelles, des donjons, des murailles, beaucoup de murailles. Avec leurs petites pelles, ils avaient creusé un fossé très profond, où le sable, dur et humide, tenait mieux que celui de surface.

La première pluie va défaire tout ça, ou encore une seule vague, assez forte, se disait Robert. Il connaissait bien l'endroit : durant leur voyage de noces, Jeanne et lui avaient découvert ce village que les agences de tourisme ne connaissaient pas encore, ainsi que cette baie. Régulièrement, ils y étaient retournés après la naissance de Louis, pendant quinze ans environ. Tous les matins, le garçon s'était levé à l'aube, les avait tirés du sommeil et poussés à la plage. Là, quelques enfants l'attendaient. Tous travaillaient avec acharnement. Leurs forteresses formaient une longue chaîne de défense contre la mer. Plus tard, Louis avait pris la tête de cette même petite bande qui se retrouvait chaque été, mais ils étaient sages, trop sages, selon Jeanne et Robert. Il y a une trentaine d'années, cette plage avait appartenu aux enfants. Aujourd'hui, c'étaient surtout des adultes — peut-être les petits bâtisseurs des châteaux d'antan — qui s'installaient dès le matin dans des transats confortables, le dos tourné au vent, pour tuer le temps et surveiller les rares enfants au bord de l'eau.

Robert faisait comme eux. Habituellement, il se mettait face à la mer, si calme. L'eau le fascinait toujours, elle l'attirait, même après l'accident de Louis cinq ans auparavant. Cela aurait dû être la première sortie du petit voilier sur le lac à quelques kilomètres de la maison, pour saluer le printemps. Un coup de vent avait fait chavirer l'embarcation des deux jeunes gens. L'autre s'en était tiré, mais le cœur de Louis avait cessé de battre dans l'eau encore glacée. D'après le médecin légiste, il ne s'agissait pas de la première attaque ; il s'étonnait que le cœur ait tenu si longtemps encore, puisqu'une partie importante des tissus était nécrosée. Jeanne et Robert avaient cherché à savoir quand cette première attaque aurait pu survenir, en vain. Leur fils s'était marié très tôt, mais Madeleine et lui se connaissaient depuis l'enfance. Puis ce mariage et la naissance d'Ariane avaient semblé lui donner des ailes pour terminer rapidement ses études d'ingénieur. Il avait accepté un emploi dans une multinationale qui l'envoyait aux quatre coins du monde. Robert ne lui avait jamais reproché de ne pas vouloir prendre la relève, mais la carrière, la vie de Louis évoluaient sur une voie parfaitement tracée. Cet événement avait tout détruit ; Robert et Jeanne n'en parlaient qu'en utilisant le terme « accident ».

Si Louis était encore en vie, quelle équipe ils auraient pu former ! Soudés, comme ces deux gamins sur la plage qui n'arrêtaient pas d'ajouter des ornements de plus en plus extravagants à leur château. Ils semblaient user d'un langage secret entre eux, ils se parlaient à peine. Le petit observait l'aîné, leurs gestes s'enchaînaient comme s'ils avaient toujours construit des châteaux de sable, le petit creusant un fossé dont le fond se remplissait d'eau, à marée haute. Ils ne couraient aucun danger ; cette baie était une barboteuse ; la plage descendait si doucement que les baigneurs empruntaient une barque pour perdre pied, loin, au large.

Soudain, Robert ressentait dans tout le corps l'absurdité du sort comme une douleur cinglante. Il avait continué son travail, obstinément, construit des maisons, discuté avec les nouveaux propriétaires des changements qu'ils voulaient apporter aux plans. Mais quelques mois après la mort de Louis, il s'était mis à

faire des cauchemars, de plus en plus souvent. Jeanne le réveillait quand il cherchait son souffle, ou qu'il gémissait dans son sommeil. Il ne se rappelait jamais son rêve, sauf qu'il y avait un bruit de marteau. Il disait que c'était comme si quelqu'un frappait sur une porte avec un gourdin, quelques coups seulement. Jeanne se faisait du souci pour lui. Selon elle, il se « noyait dans le travail ». Le mot était malheureux, avait jeté un froid. « L'accident » se dressait comme un mur entre eux ; en disant des choses anodines, chacun pensait à ce qui était impossible à dire. Pour la première fois, ils avaient décidé de passer leurs vacances chacun de son côté, elle chez des amis à l'étranger, tandis que lui était venu ici, n'ayant pas voulu « rompre avec la tradition ».

Il jeta un regard sur ses cuisses et ses bras. Ils avaient pris une belle teinte cuivrée qui ferait plaisir à Jeanne. *Le temps passe si vite à la plage quand on n'a rien à faire.* Quelques enfants entouraient une charrette blanche ; le vendeur, habillé en clown, distribuait des boules de glace roses, blanches, vertes, brunes. Il agita la main en direction de Robert, il le prenait peut-être pour le père des deux garçons. *Je n'ai jamais su parler à Louis. Jamais pu lui dire ce qu'il était pour moi.* La douleur revint, fulgurante, et les paumes de ses mains étaient moites. Il se heurtait à des murailles insurmontables, construites de bribes de souvenirs. Il doutait, en regardant les deux garçons à quelques pas devant lui, qu'il eût pu établir une relation moins distante avec son fils, lui parler. Comment faire ? Et parler de quoi ? De la vie ? Il ne savait pas ce que c'était que de parler de la « vie ». Chacun devait remplir le rôle que la « vie » lui avait assigné. Des rôles, comme au cours de cette soirée dansante, un genre de bal masqué que Jeanne et Madeleine avaient organisé, cinq ans auparavant, à l'occasion du carnaval, quelques mois avant l'accident.

Cela s'était passé au mois de mars. Ils s'étaient tous réjouis de ce divertissement anodin en pleine grisaille hésitant entre l'hiver et le printemps. Les premiers invités arrivèrent à la tombée du jour, déjà costumés. Jeanne et Madeleine avaient accroché des guirlandes, préparé des petits fours et des canapés, acheté des cônes de confettis, mis du mousseux dans le réfrigérateur. Selon

le mot d'ordre, chacun devait emprunter le costume de ce qu'il serait s'il pouvait refaire sa vie. En ville, il y avait un magasin où l'on pouvait louer toutes sortes de masques, du roi au cannibale. Naturellement, on se reconnut tout de suite à la voix et à la silhouette. Pour Robert, qui ne savait pas quelle autre vie il aurait aimé mener, Jeanne avait choisi un costume de gorille, qui le faisait transpirer copieusement. Elle-même s'était grimée en Tsigane; le masque en caoutchouc, ridé et laid à faire peur, une vieille jupe à l'aspect très sale et des chaussures éculées lui conféraient un air si repoussant que les autres feignaient le dégoût quand elle faisait circuler les plateaux avec les bouchées. Madeleine se présenta en petite fille, très jolie, avec sa robe à crinoline et couverte de falbalas, tandis que Louis avait simplement mis une vieille veste de cuir à franges; autour du front il portait un ruban brodé de perles avec une longue plume d'oie. Il venait de rentrer d'une mission à l'étranger, particulièrement éprouvante, s'excusait de son manque d'entrain, se disait fatigué. Chaque nouveau masque était salué à grands cris. La soirée s'annonçait très réussie, on buvait et mangeait beaucoup, bientôt il fallut hurler pour se faire entendre.

Louis restait assis sur une chaise, un peu à l'écart, entre le coin repas et le salon. Robert le trouva fortement amaigri, les traits tirés. Malgré le bronzage artificiel que lui avait appliqué Madeleine, il ressemblait à un guerrier qui cherche à se reposer. Il n'avait rien d'un Indien triomphant. Des fois, il redressait brusquement le buste quand un invité lui disait bonjour, buvait rapidement verre après verre, oubliait l'assiette en carton pleine, placée sur la desserte. Madeleine bavardait avec un couple, des amis de Robert et de Jeanne, lui en pirate, elle en vahiné. Des gens dont Robert ne reconnaissait pas le déguisement plus sophistiqué circulaient d'une pièce à l'autre. Au salon, quelqu'un venait de mettre un disque avec des rythmes d'une île des Caraïbes. Robert n'aimait pas beaucoup cette musique. Tout à coup, cette fête lui sembla absurde, avec des gens quelque peu fantomatiques et déguisés de manière ridicule. Il suait abondamment, il aurait aimé s'arracher cette tête stupide qui l'étouffait. La pers-

pective d'une danse lui fit peur ; il se dirigea dans un coin et se cacha tant bien que mal derrière une plante.

Il était presque minuit quand le dernier masque entra. Pendant quelques instants, une grande femme très mince se tint immobile sur le seuil, dans un maillot noir, comme une danseuse de ballet. Le long des bras, des jambes et sur le casque de cuir noir elle portait de fines plumes multicolores qui bougeaient doucement dans le courant d'air venant de la porte. C'était un demi-masque étrange, d'un blanc crayeux, lisse, avec des pommettes saillantes, des trous obliques pour les yeux, et qui laissait la bouche et la partie inférieure des joues découvertes. Au lieu du nez pointait un long bec, effilé comme celui d'un corbeau, luisant comme une lame. Quand la femme leva les mains pour ajuster le casque, elle découvrit des serres d'oiseau de proie, courbées, qui emmêlaient les rangs de perles qu'elle portait au cou. Puis elle avança lentement, d'un pas hésitant ; elle n'était peut-être pas sûre de se trouver au bon endroit. Madeleine s'approcha d'elle — il sembla à Robert qu'elle connaissait cette femme depuis longtemps — et l'amena d'un groupe à l'autre. Quand elle la plaça devant Robert, celui-ci se sentit plus ridicule que jamais. *Un gorille derrière un houx qui donne la patte à un oiseau !* L'espace d'un instant, il vit étinceler le pâle regard du masque, puis s'éteindre ; il lui sembla que l'oiseau attendait un signal. Les pommettes jetaient des ombres, creusant davantage les joues. Les lèvres rouges, une balafre dans ce visage blanc, n'amorcèrent aucun sourire quand elle tendit ses serres. Robert bégaya quelques mots, mais la femme s'était déjà détournée ; sa tête et les plumes bougeaient lentement. Elle s'en alla doucement, d'un mouvement de couleuvre, s'approcha d'un groupe, attendit d'être admise dans le cercle. Alors les plumes s'agitèrent davantage, le bec avança, se plaça un moment devant la poitrine de chacun. Tout le monde lui fit des compliments au sujet du costume. Mais ensuite, personne ne sut comment poursuivre la conversation puisqu'elle ne disait rien ; l'on n'essaya pas de la retenir. Madeleine seulement semblait ravie de voir la femme-oiseau, dont Robert avait mal compris le nom, exotique, avec beaucoup de voyelles, « Irina » ou

quelque chose de ce genre. Plus tard, elle avoua ne l'avoir jamais vue, mais elle lui avait trouvé un air si original qu'elle s'était réjouie en la voyant entrer. C'était vrai : Louis et Madeleine ne connaissaient pas tous les amis de Robert et de Jeanne ; une méprise était toujours possible.

L'oiseau s'arrêta devant Louis qui semblait dormir, les yeux ouverts, malgré la musique assourdissante. Le jeune homme secoua la tête, blêmit en voyant l'oiseau devant lui. Il se leva, tendit poliment la main, s'appuya sur une jambe à la manière de quelqu'un qui s'apprête à entamer une longue conversation. Robert vit la femme enfoncer ses serres dans les épaules de Louis, lui parler à l'oreille, bouger lentement les hanches, dans une invitation muette. D'abord il sembla vouloir refuser, son corps se raidit. La femme-oiseau le cloua sur place, tournant autour de lui, avec ce déhanchement curieux, puis lui fit signe de l'imiter. Madeleine s'amusait beaucoup en voyant son mari habité, de manière de plus en plus enjouée, par le rythme de cette danse. Il semblait que l'oiseau possédât un don particulier, car Louis réussit à accomplir des mouvements que l'on ne lui avait jamais vus, sensuels et déliés. Il approcha son corps de celui de sa partenaire. Bientôt, ils avaient l'air d'avoir pris des leçons de danse ensemble, tant leurs pas s'accordaient parfaitement. Maintenant, Madeleine s'amusait moins, tandis que les autres reculaient, leur laissant la piste.

Robert n'avait jamais vu quelqu'un danser de la sorte. Bien qu'un peu plus grande que Louis, à cause de ses talons hauts, très pointus, la femme s'accrochait à lui, comme s'il devait la soutenir. Mais ce n'était qu'illusion, elle le tenait par les épaules, en gardant les jambes légèrement fléchies. Ses hanches continuaient leur mouvement, elle l'enlaçait, le conduisait d'un bout de la pièce à l'autre. Parfois, elle se détachait de lui et le bec aiguisé pointait sur la poitrine de Louis. Madeleine s'était appuyée contre un mur ; désormais, elle fixait durement cette femme qui lui prenait son mari devant tout le monde. Les plumes montaient et descendaient au son de cette musique saccadée, les talons en soulignaient le rythme. Peut-être à cause d'un faux mouvement —

Robert aurait été incapable de dire au juste ce qui venait de se passer —, tout à coup, juste aux dernières mesures de cette danse, la femme trébucha. Elle s'affaissa, sa tête heurta violemment la poitrine de Louis. Quand elle se redressa, le masque était cassé. Au lieu du bec, il n'y avait qu'un large trou aux rebords dentelés. La femme se détourna vivement en portant ses serres à son visage, se redressa, tourna sur les talons sans prêter attention à Louis qui tenait les mains pressées sur sa poitrine.

Quand la femme-oiseau passa devant Robert, elle le regarda de ses yeux pâles. Elle se tint quelques instants encore sous la lampe de l'entrée, en attendant que Madeleine lui apporte son manteau. À cet instant, avec le reste de son masque blanc, les trous pour les yeux et sans le bec, elle avait l'air plus menaçante que jamais.

Ce n'était qu'une impression furtive que Robert tenta de bannir de sa mémoire en s'occupant davantage des invités. Louis, très pâle, épuisé au point d'être malade, s'était assis à nouveau sur sa chaise. Avec sa plume brisée, les épaules tombantes, le teint terreux et la respiration difficile, il faisait pitié à voir. Jeanne avait déjà enlevé les morceaux du bec cassé. Quand Madeleine lui mit son manteau sur les épaules pour le conduire à la maison, il n'opposa pas de résistance. Les autres invités partirent rapidement à leur tour.

Robert et Jeanne n'avaient parlé de cette soirée que rarement. Ils se souvenaient de l'oiseau comme d'un événement curieux, incompréhensible, puisque cette femme s'était sans doute trompée d'adresse, d'autres fêtes se déroulant dans la rue. Mais ce soir-là la mort était venue, de façon sournoise et ouverte à la fois. Elle s'était présentée avec le masque d'un oiseau au bec acéré, elle préparait le prochain sur sa liste. Elle avait fouiné partout, reniflé chacun d'eux, choisi. Elle avait dansé pour et avec sa victime ; les autres attendraient bien, elle viendrait plus tard, sous un autre déguisement, pour s'amuser. Louis était perdu depuis cette soirée, mais personne ne s'en était rendu compte. *Nous apercevons les signes, mais nous ne les comprenons pas.* Aujourd'hui, Robert était persuadé que ce soir-là Louis avait reconnu sa mort,

qu'il l'avait acceptée en dansant avec elle. L'oiseau l'avait cajolé, puis séduit; il était impossible de ne pas le suivre. Sans doute avait-il compris ce que cette femme voulait de lui, il s'était laissé choir en hésitant d'abord, ensuite son abandon avait dû lui sembler plus facile. Il l'avait suivie comme un enfant à qui l'on promet un joli jouet. La mort avait frappé exactement là où il le fallait. Car elle séduit les humains. Le soir du bal masqué, elle avait persuadé Louis de venir avec elle. Pas tout de suite — cela avait été son cadeau. Ce soir-là, Robert n'avait pas su déchiffrer le regard derrière le masque, ou pas voulu. Car il était bien plus facile de continuer sa vie comme si de rien n'était, de ne plus penser à ce qui le menaçait. Désormais, il appellerait la mort par son nom, il dirait à Jeanne: « Quand Louis est mort. » Tous avaient souligné l'absurdité de sa « disparition », de son « passage », d'une « jeune vie perdue inutilement ». Mais personne n'avait songé à la lassitude, au désir de Louis de se reposer, seul, et d'être enfin libre de la vie.

Robert se leva. Soudainement, il regretta l'absence de Jeanne, il se sentit seul. De son transat, une femme appela les deux garçons qui s'affairaient encore dans le fossé autour de leur construction. C'est à peine si leurs têtes en dépassaient. Ils gesticulaient. L'aîné cria des mots que Robert ne comprit pas. La voix de la femme se fit impatiente. Alors, Robert s'approcha du château. Au fond du trou, les garçons avaient déterré le squelette d'un petit animal. Ils le contemplaient d'un air interrogateur, en babillant. Du pied, Robert poussa du sable dans le fossé, sur ces pauvres restes, lentement.